

Bouvard et Pecuchet

Gustave Flaubert

Biographie Gustave Flaubert



Gustave Flaubert est né le 12 décembre 1821, dans l'appartement de fonction de son père, chirurgien-chef à l'Hôtel-Dieu de Rouen, Achille-Cléophas Flaubert, dont la renommée parvient jusqu'à Paris. Il entre en 1832 au collège royal de Rouen où il rencontre Louis Bouilhet qui, contrairement à lui, est un élève appliqué. Gustave est un enfant du siècle, traînant la mélancolie romantique d'un René, le héros de Chateaubriand. Au lycée, entre 1837 et 1839, Flaubert publie dans la revue littéraire rouennaise *Colibri* de nombreux textes, dont un court récit, *Bibliomanie*. Le titre de cette œuvre de jeunesse en dit long sur les centres d'intérêt du lycéen exalté, qui écrit des contes fantastiques, des confidences autobiographiques et un roman « métaphysique et à apparitions », *Smarth*. En 1840, il obtient tout juste le baccalauréat qu'il a passé seul, après avoir été renvoyé l'année précédente pour indiscipline. C'est sans conviction qu'il débute des études de droit à Paris. Il est reçu à l'examen de première année en 1842, mais échoue à celui de deuxième année. Le droit ne le passionne guère. Il préfère fréquenter les milieux littéraires et artistiques. Visiteur assidu de l'atelier du sculpteur James Pradier, il y rencontre Victor Hugo. En mars 1843, il fait la connaissance de Maxime Du Camp, qui se destine à une carrière d'homme de lettres. La même année, Flaubert entreprend la rédaction de *L'Éducation sentimentale*, une première version qui dormira dans ses tiroirs.

Victime en janvier 1844 d'une crise nerveuse d'une extrême violence, la première d'une longue série, Flaubert raconte s'être « senti emporté par un torrent de flammes ». Toujours à la merci d'une rechute, il abandonne ses études de droit et s'installe définitivement à Canteleu, au hameau de Croisset, près de Rouen. Ses parents y ont acheté une vaste demeure, au bord de la Seine. Là, il se consacre au « culte fanatique de l'art », l'unique consolation à « la triste plaisanterie de l'existence ». Caroline, sa petite sœur chérie, vient d'épouser Émile Hamard. Il accompagne les jeunes mariés lors de leur voyage de noces, qui les mène en Italie. En 1846, la mort lui arrache son père, puis sa sœur qui venait de donner la vie à une petite fille. Il recueille sa mère et sa jeune nièce à Croisset, qu'il ne quitte que très rarement. La même année, à l'occasion d'un de ses séjours à Paris, il rencontre dans l'atelier de son ami Pradier une dénommée Louise Colet, femme de lettres en vogue qui a épousé un musicien sans grand génie, Hyppolite Colet. Elle tient un salon fréquenté par des écrivains en vue, dont elle goûte particulièrement les attraits. Victor Cousin, Alfred de Vigny, Alfred de Musset et Abel Villemain seront ses amants, si bien que d'aucuns attribueront plus à ses charmes qu'à son mérite le prix de l'Académie française qu'elle obtiendra à quatre reprises. Sa

liaison avec Flaubert sera orageuse. Après une première rupture en 1848, ils se réconcilient trois ans plus tard pour se séparer définitivement en 1855. Durant tout ce temps, ils ne cesseront de correspondre. Plus qu'une maîtresse, Louise Colet a été pour Flaubert une muse à laquelle il s'est ouvert de ses affres de créateur. Dans les centaines de lettres qu'ils se sont écrites, des poèmes entiers sont décortiqués ligne à ligne, des théories littéraires sont exposées et défendues. Enfin, Flaubert y évoque longuement ses œuvres en gestation, notamment *Madame Bovary*.

Madame Bovary

En avril 1856, après cinquante-quatre mois de travail acharné, Gustave Flaubert met un point final au manuscrit de *Madame Bovary*. Il a noirci plus de 3 800 feuillets, sans compter les brouillons : dix pages en moyenne pour une page utile. Le texte est transmis à *la Revue de Paris* dans laquelle il doit paraître en six livraisons, d'octobre à décembre 1856. Dès sa sortie, l'histoire de cette fille de paysans – qui pour tromper son ennui trompe son mari puis contracte des dettes – fait scandale.

Gustave Flaubert a presque trente ans lorsqu'il se met à la rédaction du roman, en septembre 1851. Il n'a encore rien publié. Pire ! Deux ans auparavant, il a essuyé un cuisant échec auprès de ses deux meilleurs amis, Louis Bouilhet et Maxime Du Camp avec *La Tentation de saint Antoine*. Flaubert les avait conviés à Croisset pour une lecture de ce court drame philosophique dans lequel il exposait ses conceptions de la vie. Après avoir psalmodié son texte, sans qu'on ne l'interrompe une seule fois, quatre longs jours durant, le verdict était tombé, sans appel : « Il faut jeter cela au feu et ne jamais en reparler. » Flaubert l'a vécu comme une remise en cause de sa vocation d'écrivain, qui plus qu'un rêve répondait à un choix de vie.

C'est Bouilhet qui aurait soufflé à l'oreille de Flaubert l'histoire du ménage Delamare, qui défraie la chronique. Dans le village de Ry, près de Rouen, se raconte qu'Eugène, officier de santé, n'aurait pas survécu au fiasco de son second mariage. Marié en premières noces à une femme plus âgée que lui, il aurait épousé, une fois veuf, une certaine Delphine Couturier. Pour le meilleur et surtout pour le pire ! Éconduite par ses amants successifs, ruinée par les dettes contractées afin d'assouvir ses rêves de luxe, la jeune femme serait morte précocement, laissant un mari brisé et une enfant en bas âge. L'idée de cette tragédie bourgeoise n'est-elle pas l'occasion pour Flaubert de retrouver le droit chemin du réalisme, du moins en apparence, et d'en finir avec la tentation romantique ?

Avec *Madame Bovary*, Gustave Flaubert devient l'écrivain dont il a toujours rêvé.

Le scandale et le procès

En mai 1856, il envoie le manuscrit à Maxime Du Camp, l'un des fondateurs de *la Revue de Paris* avec Théophile Gautier et Arsène Houssaye. Après lecture du manuscrit, Maxime félicite Gustave. Mais trois mois plus tard, il lui fait comprendre, dans lettre embarrassée, que l'œuvre, trop touffue, gagnerait à être allégée de certains passages superflus. Il est nécessaire, entre autres, de supprimer le chapitre de la noce, d'écourter les comices, de sacrifier une bonne partie du pied-bot. C'est le codirecteur de la revue qui se chargera de décider des coupures à faire, déléguant à une

arpette la tâche de rendre l'œuvre parfaite. Mis devant le fait accompli, Flaubert négocie, tempête, hurle. Rien n'y fait. Il est impuissant face à la détermination des dirigeants de la revue qui, de plus, ont peur d'être condamnés par la censure. Tout au plus obtient-il l'insertion d'un texte de protestation dans la revue. Celui-là même qui éveillera les soupçons des autorités. Les craintes de *la Revue de Paris* n'étaient pas infondées : la publication de *Madame Bovary* est interrompue. Flaubert est poursuivi, ainsi que Léon Laurent-Pichat et Auguste-Alexis Pillet, le gérant et l'imprimeur. Le fils du docteur Flaubert en correctionnelle ! Là même où sont traduits les escrocs, les souteneurs et les prostituées ! Le choc est rude pour celui qui toute sa vie a été déchiré entre deux postulats contraires, l'art pour l'art et la vie bourgeoise.

Lorsqu'il se présente à 11 heures à l'audience du 29 janvier 1857 de la 6e chambre criminelle du tribunal correctionnel de Paris, Gustave Flaubert a trente-quatre ans. Fatigué, il en paraît dix de plus. Il y a là ses amis, des écrivains, des critiques, et les deux co-inculpés. L'écrivain est inquiet. « Je m'attends à une condamnation, écrit-il à son frère Achille, cinq jours plus tôt. Car je ne la mérite pas. » La loi du 17 mai 1819, à laquelle les juges auront si souvent recours, permet de traduire devant les tribunaux « tout outrage à la morale publique et religieuse ou aux bonnes mœurs ».

Napoléon III exerce le pouvoir absolu. Le plébiscite du 21 décembre 1851 lui a donné l'approbation du pays. Il ne se contente pas de limiter l'opposition parlementaire : il muselle les gens de plume. Le fidèle Persigny, qui lui a permis d'étendre son influence dans les journaux et d'accroître ainsi sa côte de popularité, devient « le maître censeur » du xixe siècle, tout au long duquel de nombreux écrivains feront les frais du rigorisme d'État. C'est ainsi qu'en 1853 les frères Goncourt sont poursuivis pour un article qui leur vaut d'être blâmés. D'autres, comme Hugo, ont été contraints à l'exil. En 1857, outre Flaubert, Baudelaire est condamné à retirer six poèmes des *Fleurs du Mal* et Eugène Sue ne survit pas à la saisie des 60 000 exemplaires de ses *Mystères du peuple*.

Flaubert sera confronté à la mauvaise foi du terrible, redoutable et ambitieux procureur Ernest Pinard, qui ira jusqu'à incriminer des passages non visés par l'assignation, faisant référence à des extraits de *la Tentation de saint Antoine*, publiés au même moment dans la revue *l'Artiste*, sortant du contexte des phrases qui automatiquement prenaient une tout autre allure que celle voulue par l'écrivain. « La couleur générale de l'auteur, c'est la couleur lascive », s'indignera-t-il. Il y sera question d'« images voluptueuses mêlées aux choses sacrées », de l'art sans règle ou encore de la morale bafouée...

L'avocat de la défense démontrera les arguments l'un après l'autre, analysant le livre chapitre par chapitre, démontrant l'utilité de l'œuvre et sa moralité dès lors qu'Emma Bovary est punie de ses actes. Le 7 février à 15 heures, Flaubert est acquitté. Mais aussi blâmé pour « le réalisme vulgaire et souvent choquant de la peinture des caractères ». Le jugement lui rappelle d'ailleurs que la littérature a pour mission « d'orner et de recréer l'esprit en élevant l'intelligence et en épurant les mœurs » ! Le Parquet ne fera pas appel, de peur d'un acquittement encore plus retentissant.

La critique mitigée

Finalement, qu'est-ce que le procès de *Madame Bovary*, si ce n'est celui de la lecture ? D'avoir mis en scène une femme qui trompe son mari ? Non. D'avoir mis en scène une femme qui lit trop et ne se contente plus de sa vie, de son gentil petit mari et de sa belle situation de notable de province, de tout ce qui est réputé à l'époque devoir contenter une femme ? Non. C'est le procès d'un provocateur, en particulier, et de la lecture, en général, qui pervertit notamment les femmes, et vient troubler l'ordre établi. De même, car c'est dans l'air du temps, *La Fille Élisa* (1877) d'Edmond de Goncourt met en scène une jeune prostituée qui, depuis qu'elle a découvert le plaisir très solitaire de la lecture, met beaucoup moins de cœur à l'ouvrage, au risque de faire fuir la clientèle.

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, Flaubert trainera cette victoire comme un boulet. Dans un premier temps, il est soulagé, mais meurtri. Dans un second temps, il supporte mal l'idée que son roman se vende sur fond de scandale. En effet, publié en deux volumes au mois d'avril, ce sont déjà 7 000 exemplaires qui seront vendus en juin, et près de 30 000 en cinq ans. Un vrai succès. Mais qui fera de Flaubert, pour le restant de sa vie, et au-delà, l'auteur de *Madame Bovary*, l'homme d'un seul livre : « La *Bovary* m'embête. On me *scie* avec ce livre-là. Car tout ce que j'ai fait depuis n'existe pas. Je vous assure que, si je n'étais besoigneux, je m'arrangerais pour qu'on n'en fît plus de tirage », écrit-il le 16 février 1879 à son éditeur Georges Charpentier qui veut réimprimer.

À sa parution, *Madame Bovary* est diversement accueilli par les critiques, mais connaît un succès retentissant auprès des lecteurs qui vaut à Flaubert une grande notoriété. Seuls deux écrivains lui rendent grâce, Victor Hugo et Charles Baudelaire. Il convient de souligner qu'à cette époque, le champ littéraire s'est beaucoup modifié : certains sujets deviennent dignes d'intérêt, les progrès de la science ne sont plus réservés aux manuels et aux essais savants, l'individu s'affirme, en réaction à une évolution économique et sociale qui le dépasse ou l'écrase. Le « culte du moi » est de tous les genres littéraires. Le pessimisme se lit dans les œuvres des écrivains qui refusent de se conformer à l'ordre établi. Ils ont le sentiment d'être incompris et se sentent coupés du monde, malgré l'espoir suscité par les progrès collectifs. Ce mal de vivre ou « mal du siècle », chanté par Chateaubriand et les romantiques comme Musset et Nerval, se prolonge avec le spleen de Baudelaire. Les romans réalistes n'y échappent pas. Le mot est couramment utilisé par la critique artistique. En 1855, le peintre Gustave Courbet, dont l'œuvre suscite le scandale, en fait une marque de fabrique. C'est ce même mot-repoussoir qui est prononcé lors des procès de Flaubert et de Baudelaire pour discréditer la probité de leurs œuvres. De son côté, en publiant un recueil d'articles intitulé *Le Réalisme*, le critique Champfleury s'est fait le héraut officiel de ce nouveau courant, « qui sera ni classique ni romantique ». La voie de l'observation méthodique et objective est ouverte. Émile Zola s'y engouffre. Jusqu'à *Madame Bovary*, Flaubert, très influencé par Honoré de Balzac, se sent atteint de schizophrénie littéraire : « Il y a en moi, écrit-il en 1852 à Louise Colet, littérairement parlant, deux bonshommes distincts : un qui est épris de gueulades, de lyrisme, de grands vols d'aigle, de toutes les sonorités de la phrase et des sommets de l'idée ; un autre qui creuse et qui fouille le vrai tant qu'il peut, qui aime à accuser le petit fait aussi puissamment que le grand, qui voudrait vous faire ressentir presque matériellement les choses qu'il reproduit. »

Romantique défroqué, Flaubert a oscillé toute sa vie entre deux tentations en apparence contradictoires : s'il éprouve la nécessité de « peindre le bourgeois » dans *L'Éducation sentimentale*, *Madame Bovary* ou *Bouvard et Pécuchet*, il lâche la bride de son imagination avec *Salammbô* et les *Trois Contes*.



Une redéfinition du roman

Avec *Madame Bovary*, Flaubert, stakhanoviste du style, vivant l'écriture comme un culte, casse la structure du roman traditionnel.

Emma Bovary, lectrice passionnée de bluettes sentimentales, est victime de ses illusions et des aspirations qui excèdent sa condition de petite bourgeoise de province. Si le roman est une satire du romantisme féminin, il dénonce également un travers de la condition humaine. En poursuivant des rêves de bonheur tout aussi illusoires qu'inaccessibles, Emma incarne un type psychologique universel auquel elle donnera son nom, le bovarysme. D'autre part, il faut au romancier être objectif à tout prix, s'il veut faire valoir la vérité de ses écrits. Ses sentiments personnels ne doivent pas se montrer, comme s'il était absent de son œuvre. Ainsi, le roman ne saurait obéir à une thèse moralisatrice, même si tout art est moral et toute œuvre vraie porte en elle un enseignement qui dépasse les intentions de l'auteur. Il s'en explique à George Sand le 6 février 1876 : « Si le lecteur ne tire pas d'un livre la morale qui doit s'y trouver, c'est que le lecteur est un imbécile ou que le livre est faux au point de vue de l'exactitude. » Le mot de « morale » doit être entendu ici selon l'acception de « leçon », souvent bien éloignée des diktats d'une époque conservatrice.

Pour Flaubert, l'artiste n'a pas d'autre mission que le Beau : « Le but de l'art, c'est le *beau* avant tout. » Il résulte d'un accord parfait entre le sens et la forme choisie pour l'exprimer. L'esthétisme a préoccupé Flaubert toute sa vie, rejoignant en cela certains de ses contemporains, comme Théophile Gautier et Charles Baudelaire : « C'est pour cela qu'il n'y a ni beaux ni vilains sujets, explique-t-il à Louise Colet le 16 janvier 1852, et qu'on pourrait presque établir comme axiome, en se plaçant au point de vue de l'art pur, qu'il n'y en a aucun, le style étant à lui seul une manière absolue de voir les choses. » Travailleur infatigable de la phrase, Flaubert pouvait reprendre des dizaines de fois l'écriture d'un même paragraphe, passant une matinée à mettre une virgule, et une après-midi à l'ôter, avant de le soumettre à l'épreuve du « gueuloir » où il en faisait la lecture.

Écrivain réaliste ?

Alors, Flaubert, écrivain réaliste ? Il estimait que l'auteur est tout entier dans sa production, tous les personnages à la fois et chacun d'eux en particulier, refusant de fait l'identification comme dans la littérature de l'époque. Mais, paradoxalement, en se documentant de façon abondante, voire démesurée, en développant un appareil descriptif luxuriant, en multipliant les symboles récurrents et les personnages secondaires, donc les points de vue, en donnant plus à voir que nécessaire, Flaubert s'est retrouvé à tort classé parmi les écrivains réalistes. Certes, il a été influencé par le modèle balzacien, mais il le dépasse pour imposer quelque chose de nouveau. Dans le roman réaliste, une histoire s'élabore sous la coordination de l'auteur, qui ne propose qu'un point de vue unificateur. Flaubert, en noyant son récit de descriptions minutieuses et précises, accumulant les détails apparemment anodins, évacue son sujet et se retire du roman. Il relègue l'action au second plan sans pour autant verser dans l'analyse psychologique. Chaque personnage donne à voir ce qu'il voit : c'est Emma à travers les yeux de Charles, Léon à travers ceux d'Emma. Et parce que la réalité est différente d'un individu à l'autre, ce sont les apparences qui comptent, dans leur multiplicité : ainsi Berthe est gracieuse vue par son père, laide vue par sa mère. Dans cette distanciation entre l'écrit et le vécu, ce n'est plus l'auteur qui parle, c'est la vie qui passe dans toute la complexité de sa banalité. Là où les « réalistes » proposaient des héros, des aventures sortant du commun, une dynamique, de l'action, Flaubert oppose des personnages communs, voire médiocres, prisonniers du temps qui s'écoule lentement – l'ennui – et de l'espace qui se rétrécit inexorablement jusqu'au dénouement final – la tragédie.

Et c'est en cela qu'il a révolutionné la structure traditionnelle du roman, ouvrant des voies aujourd'hui encore exploitées.

Quelques semaines après le procès, Flaubert commence un roman historique, *Salammbô*, qui traite de la révolte de Carthage, trois siècles avant J.-C. En 1858, il part se documenter en Tunisie. Ce n'est qu'après une longue maturation de cinq ans que le roman paraît. C'est un succès en terme de ventes, même si les critiques élogieuses sont peu nombreuses. Depuis 1855, Flaubert partage son temps entre Croisset et Paris, où il s'est installé 42 boulevard du Temple. Il fréquente les milieux littéraires, où il côtoie Sainte-Beuve, les frères Goncourt, Baudelaire, Théophile Gautier. C'est le début d'une vie mondaine, rythmée par les soirées parisiennes et les collaborations fructueuses. En 1862, il rencontre dans un dîner George Sand, avec laquelle il se lie d'une profonde amitié. L'année suivante, il fait la connaissance de Tourgueniev et la Princesse Mathilde. En 1864, il prépare avec

son ami Bouilhet le plan de la seconde version de *L'Éducation sentimentale*, à laquelle il va travailler jusqu'en 1869 : une belle et triste histoire, dans une France de la seconde moitié du XIXe siècle en pleine mutation, une galerie de portraits, de la demi-mondaine entretenue à l'ouvrier idéaliste... qui deviendra le livre de chevet de nombreux écrivains du XXe siècle, de Marcel Proust à Michel Butor en passant par Roger Nimier.

Débute également sa correspondance avec George Sand. Les « grands » de ce monde ne sont pas en reste. Flaubert est invité à Compiègne par l'Empereur Napoléon III. Trois ans plus tard, il assiste à la réception donnée aux Tuileries en l'honneur du tsar Alexandre II, la rosette de la Légion d'honneur épinglée au revers du veston.

Les années terribles

1869 sera une année en demi-teinte. S'il achève *L'Éducation sentimentale* et entreprend une nouvelle version de *La Tentation de saint Antoine*, il a le chagrin de perdre son ami Louis Bouilhet, dont il est l'exécuteur testamentaire. Ce deuil est le premier d'une longue série qui le marque profondément. En un an, il perd ses amis Sainte-Beuve, Jules de Goncourt et Théophile Gautier. C'est la fin d'une époque. À sa parution en novembre 1869, *L'Éducation sentimentale* est très mal vue par les critiques. Rares sont les écrivains à défendre l'œuvre, au rang desquels se comptent Théodore de Banville, Émile Zola et la fidèle George Sand. Le roman ne se vend pas. Quatre ans après sa parution, le tirage initial de 3 000 exemplaires n'est toujours pas écoulé. Durant l'hiver 1870-1871, les Prussiens occupent la Normandie. Flaubert se réfugie alors chez sa nièce à Rouen, avec sa mère, qui meurt l'année suivante. La publication de *La Tentation de Saint-Antoine* en 1874, auquel Flaubert a travaillé inlassablement pendant des années, est un échec. Cette pièce inclassable ne séduit pas davantage les critiques que *L'Éducation sentimentale*. L'année suivante, amer et pessimiste, Flaubert commence la rédaction de *Bouvard et Pécuchet*, pour laquelle il s'astreint à des recherches tout aussi érudites qu'écrasantes. Très seul, il est accablé par les dettes : son neveu par alliance, le mari de sa nièce Caroline, auquel il avait confié sa fortune, vient de faire faillite. Il vend ses fermes et quitte son appartement parisien, par mesure d'économie. En outre, sa santé est fragilisée par le retour de crises d'épilepsie qui l'épuisent. Sur les conseils de George Sand, il se met à l'écriture de nouvelles. La « bonne dame de Nohant » meurt en 1876, alors que Flaubert n'a achevé que deux des trois textes qu'il destine au recueil des *Trois contes*.

À la parution de « La légende de Saint Julien l'Hospitalier », « Un cœur simple » et « Hérodiade », en 1877, Flaubert renoue avec le succès et se réconcilie avec les critiques, qui chantent ses louanges. Il se remet à la rédaction de *Bouvard et Pécuchet*, malgré ses difficultés financières. En 1879, dix mois avant sa mort, il accepte un poste fictif de bibliothécaire assorti d'une rente, à la condition que cela reste secret.

Épuisé par la vie, harcelé par les traites à payer, Flaubert commence le chapitre X quand il est foudroyé le 8 mai 1880 à sa table de travail par une hémorragie cérébrale. Il laisse inachevé *Bouvard et Pécuchet*, satire féroce de la bêtise humaine. Son enterrement, au cimetière de Rouen, trois jours plus tard, se déroule en présence de nombreux écrivains de renom. Émile Zola, Alphonse Daudet,

Edmond de Goncourt, Théodore de Banville ou son filleul Guy de Maupassant, dont il avait encouragé la carrière en 1873, le saluent comme leur maître.

Flaubert savait-il écrire ?

Flaubert disparu, il n'en sera pas quitte pour autant. Fin du XIX^e siècle, début du XX^e, la critique littéraire considère que le style d'un auteur s'apprécie au bon usage qu'il fait de la langue. C'est ainsi qu'en 1919, Louis de Robert déclenche la polémique inattendue avec un article paru dans *la Rose rouge*, intitulé « Flaubert écrivait mal ». En effet, au début des années 1910, *Madame Bovary* était aux dires du quotidien *l'Excelsior*, qui avait enquêté auprès d'un public lettré, le « plus beau roman de la langue française ». Cela n'empêchait pas, depuis trente ans – l'ermite de Croisset était encore vivant –, le nom de Flaubert de s'afficher dans les bêtisiers occupés à traquer ses « fautes » de langue, grammaticales en particulier. Ce que Louis de Robert dénonçait était donc connu... L'anecdote est savoureuse : Louis de Robert avait demandé à un professeur d'université de relire *Madame Bovary* et d'en relever les fautes. Il n'en trouva aucune. Robert lui soumet alors une série de phrases de Flaubert sorties de leur contexte et attribuées faussement à un inconnu : le professeur avait conseillé à l'écrivain de se remettre illico à la grammaire et d'ingérer un traité de style. Conclusion : on peut être un grand écrivain et pécher par la forme.

La querelle aurait pu être vaine. Mais la polémique sur le style de Flaubert prit en quelques mois une ampleur inattendue : des fautes de Flaubert, elle glissa vers des considérations grammaticales et stylistiques, puis idéologiques et politiques. Celle-ci allait contribuer à changer la face de la République des lettres et l'analyse littéraire en France. Des mois durant, Paul Souday, Jacques Boulenger, Henry Céard, Albert Thibaudet, André Suarès croisent le fer par revues interposées. Thibaudet expliqua dans *la Nouvelle Revue française* que la grammaire n'était qu'un ensemble de règles non ouvert au jeu littéraire. Il affina sa pensée dans son fameux *Flaubert* : « À l'origine du style de Flaubert, on voit une oreille extraordinairement ouverte aux nuances et aux mouvements de la langue parlée. Et la langue parlée que cette oreille a recueillie, celle dans laquelle Flaubert a été élevé, diffère de la langue correcte et pure à laquelle étaient habitués les enfants de l'ancienne noblesse et de la bourgeoisie parisienne, et à laquelle veillent encore aujourd'hui les parents dans les bonnes familles de Paris. C'est une langue de province, parlée par des gens soucieux seulement de se faire entendre, par des Rouennais qui ne font pas figurer la correction dans leur table des valeurs. Son oreille écoute cette langue comme son œil observe ce milieu, et à la base de *Madame Bovary*, il y a des "mœurs de province" exposées en une langue de province. »

C'est finalement Marcel Proust, en 1920, qui mettra fin au débat. Dans un texte qu'il livre à *la Nouvelle Revue française*, il propose une réflexion d'un ordre tout autre : la relation de Flaubert à la grammaire doit être envisagée sous l'angle esthétique et non plus à la loupe de la norme. Le bonheur littéraire est dans l'écart, le génie de Flaubert dans le style.

Chapitre I
Chapitre II
Chapitre III
Chapitre IV
Chapitre V
Chapitre VI
Chapitre VII
Chapitre VIII
Chapitre IX
Chapitre X



I

Comme il faisait une chaleur de 33 degrés, le boulevard Bourdon se trouvait absolument désert.

Plus bas, le canal Saint-Martin, fermé par les deux écluses, étalait en ligne droite son eau couleur d'encre. Il y avait au milieu un bateau plein de bois, et sur la berge deux rangs de barriques.

Au delà du canal, entre les maisons que séparent des chantiers, le grand ciel pur se découpait en plaques d'outremer, et sous la réverbération du soleil, les façades blanches, les toits d'ardoises, les quais de granit éblouissaient. Une rumeur confuse montait au loin dans l'atmosphère tiède ; et tout semblait engourdi par le désœuvrement du dimanche et la tristesse des jours d'été.

Deux hommes parurent.

L'un venait de la Bastille, l'autre du Jardin des Plantes. Le plus grand, vêtu de toile, marchait le chapeau en arrière, le gilet déboutonné et sa cravate à la main. Le plus petit, dont le corps disparaissait dans une redingote marron, baissait la tête sous une casquette à visière pointue.

Quand ils furent arrivés au milieu du boulevard, ils s'assirent, à la même minute, sur le

même banc.

Pour s'essuyer le front, ils retirèrent leurs coiffures, que chacun posa près de soi ; et le petit homme aperçut, écrit dans le chapeau de son voisin : Bouvard ; pendant que celui-ci distinguait aisément dans la casquette du particulier en redingote le mot : Pécuchet.

— Tiens, dit-il, nous avons eu la même idée, celle d'inscrire notre nom dans nos couvre-chefs.

— Mon Dieu, oui, on pourrait prendre le mien à mon bureau !

— C'est comme moi, je suis employé.

Alors ils se considérèrent.

L'aspect aimable de Bouvard charma de suite Pécuchet.

Ses yeux bleuâtres, toujours entre-clos, souriaient dans son visage coloré. Un pantalon à grand-pont, qui godait par le bas sur des souliers de castor, moulait son ventre, faisait bouffer sa chemise à la ceinture ; et ses cheveux blonds, frisés d'eux-mêmes en boucles légères, lui donnaient quelque chose d'enfantin.

Il poussait du bout des lèvres une espèce de sifflement continu.

L'air sérieux de Pécuchet frappa Bouvard.

On aurait dit qu'il portait une perruque, tant les mèches garnissant son crâne élevé étaient plates et noires. Sa figure semblait toute en profil, à cause du nez qui descendait très bas. Ses jambes, prises dans des tuyaux de lasting, manquaient de proportion avec la longueur du buste, et il avait une voix forte, caverneuse.

Cette exclamation lui échappa :

— Comme on serait bien à la campagne !

Mais la banlieue, selon Bouvard, était assommante par le tapage des guinguettes. Pécuchet pensait de même. Il commençait néanmoins à se sentir fatigué de la capitale, Bouvard aussi.

Et leurs yeux erraient sur des tas de pierres à bâtir, sur l'eau hideuse où une botte de paille flottait, sur la cheminée d'une usine se dressant à l'horizon ; des miasmes d'égout s'exhalaient. Ils se tournèrent de l'autre côté. Alors ils eurent devant eux les murs du Grenier d'abondance.

Décidément (et Pécuchet en était surpris) on avait encore plus chaud dans les rues que chez soi !

Bouvard l'engagea à mettre bas sa redingote. Lui, il se moquait du qu'en-dira-t-on !

Tout à coup un ivrogne traversa en zigzag le trottoir ; et, à propos des ouvriers, ils entamèrent une conversation politique. Leurs opinions étaient les mêmes, bien que Bouvard fût peut-être plus libéral.

Un bruit de ferrailles sonna sur le pavé dans un tourbillon de poussière : c'étaient trois calèches de remise qui s'en allaient vers Bercy, promenant une mariée avec son bouquet, des bourgeois en cravate blanche, des dames enfouies jusqu'aux aisselles dans leur jupon, deux ou trois petites filles, un collégien. La vue de cette noce amena Bouvard et Pécuchet à parler des femmes, qu'ils déclarèrent frivoles, acariâtres, têtues. Malgré cela, elles étaient souvent meilleures que les hommes ; d'autres fois elles étaient pires. Bref, il valait mieux vivre sans elles ; aussi Pécuchet était resté célibataire.

— Moi, je suis veuf, dit Bouvard, et sans enfants !

— C'est peut-être un bonheur pour vous ? Mais la solitude à la longue était bien triste.

Puis, au bord du quai parut une fille de joie avec un soldat. Blême, les cheveux noirs et marquée de petite vérole, elle s'appuyait sur le bras du militaire, en traînant des savates et balançant les hanches.

Quand elle fut plus loin, Bouvard se permit une réflexion obscène. Pécuchet devint très rouge, et sans doute pour s'éviter de répondre, lui désigna du regard un prêtre qui s'avavançait.

L'ecclésiastique descendit avec lenteur l'avenue des maigres ormeaux jalonnant le trottoir, et Bouvard, dès qu'il n'aperçut plus le tricorne, se déclara soulagé, car il exécrait les jésuites. Pécuchet, sans les absoudre, montra quelque déférence pour la religion.

Cependant le crépuscule tombait, et des persiennes en face s'étaient relevées. Les passants devinrent plus nombreux. Sept heures sonnèrent.

Leurs paroles coulaient intarissablement, les remarques succédant aux anecdotes, les aperçus philosophiques aux considérations individuelles. Ils dénigrèrent le corps des ponts et chaussées, la régie des tabacs, le commerce, les théâtres, notre marine et tout le genre humain, comme des gens qui ont subi de grands déboires. Chacun en écoutant l'autre retrouvait des parties de lui-même oubliées. Et bien qu'ils eussent passé l'âge des émotions naïves, ils éprouvaient un plaisir nouveau, une sorte d'épanouissement, le charme des tendresses à leur début.

Vingt fois ils s'étaient levés, s'étaient rassis et avaient fait la longueur du boulevard, depuis l'écluse d'amont jusqu'à l'écluse d'aval, chaque fois voulant s'en aller, n'en ayant pas la force, retenus par une fascination.

Ils se quittaient pourtant, et leurs mains étaient jointes, quand Bouvard dit tout à coup :

— Ma foi ! si nous dînions ensemble ?

— J'en avais l'idée ! reprit Pécuchet, mais je n'osais pas vous le proposer !

Et il se laissa conduire en face de l'Hôtel de Ville, dans un petit restaurant où l'on serait bien.

Bouvard commanda le menu.

Pécuchet avait peur des épices comme pouvant lui incendier le corps. Ce fut l'objet d'une discussion médicale. Ensuite, ils glorifièrent les avantages des sciences : que de choses à connaître ! que de recherches... si on avait le temps ! Hélas, le gagne-pain l'absorbait ; et ils levèrent les bras d'étonnement, ils faillirent s'embrasser par-dessus la table en découvrant qu'ils étaient tous les deux copistes, Bouvard dans une maison de commerce, Pécuchet au ministère de la marine ; ce qui ne l'empêchait pas de consacrer, chaque soir, quelques moments à l'étude. Il avait noté des fautes dans l'ouvrage de M. Thiers, et il parla avec le plus grand respect d'un certain Dumouchel, professeur.

Bouvard l'emportait par d'autres côtés. Sa chaîne de montre en cheveux et la manière dont il battait la rémolade décelaient le roquentin plein d'expérience, et il mangeait le coin de la serviette dans l'aisselle, en débitant des choses qui faisaient rire Pécuchet. C'était un rire particulier, une seule note très basse, toujours la même, poussée à de longs intervalles. Celui de Bouvard était contenu, sonore, découvrait ses dents, lui secouait les épaules, et les consommateurs à la porte s'en retournaient.

Le repas fini, ils allèrent prendre le café dans un autre établissement. Pécuchet, en contemplant les becs de gaz, gémit sur le débordement du luxe, puis, d'un geste dédaigneux écarta les journaux. Bouvard était plus indulgent à leur endroit. Il aimait tous les écrivains en général et avait eu dans sa jeunesse des dispositions pour être acteur.

Il voulut faire des tours d'équilibre avec une queue de billard et deux boules d'ivoire, comme en exécutait Barberou, un de ses amis. Invariablement, elles tombaient, et, roulant sur le plancher entre les jambes des personnes, allaient se perdre au loin. Le garçon, qui se levait toutes les fois pour les chercher à quatre pattes sous les banquettes, finit par se plaindre. Pécuchet eut une querelle avec lui ; le limonadier survint, il n'écoula pas ses excuses et même chicana sur la consommation.

Il proposa ensuite de terminer la soirée paisiblement dans son domicile qui était tout près, rue Saint-Martin.

À peine entré, il endossa une manière de camisole en indienne et fit les honneurs de son appartement.

Un bureau de sapin placé juste dans le milieu incommodait par ses angles ; et tout autour, sur des planchettes, sur les trois chaises, sur le vieux fauteuil et dans les coins se trouvaient pêle-mêle plusieurs volumes de *l'Encyclopédie Roret*, le Manuel du magnétiseur, un Fénelon, d'autres bouquins, avec des tas de paperasses, deux noix de coco, diverses médailles, un bonnet turc et des coquilles rapportées du Havre par Dumouchel. Une couche de poussière veloutait les murailles, autrefois peintes en jaune. La brosse pour les souliers traînait au bord du lit, dont les draps pendaient. On voyait au plafond une grande tache noire, produite par la fumée de la lampe.

Bouvard, à cause de l'odeur sans doute, demanda la permission d'ouvrir la fenêtre.

— Les papiers s'envoleraient ! s'écria Pécuchet, qui redoutait, en plus, les courants d'air.

Cependant il haletait dans cette petite chambre, chauffée depuis le matin par les ardoises de la toiture.

Bouvard lui dit :

— À votre place, j'ôterais ma flanelle !

— Comment !

Et Pécuchet baissa la tête, s'effrayant à l'hypothèse de ne plus avoir son gilet de santé.

— Faites-moi la conduite, reprit Bouvard, l'air extérieur vous rafraîchira.

Enfin Pécuchet repassa ses bottes, en grommelant :

— Vous m'ensorcelez ma parole d'honneur !

Et malgré la distance, il l'accompagna jusque chez lui, au coin de la rue de Béthune, en face le pont de la Tournelle.

La chambre de Bouvard, bien cirée, avec des rideaux de percale et des meubles en acajou, jouissait d'un balcon ayant vue sur la rivière. Les deux ornements principaux étaient un porteliquteurs au milieu de la commode, et, le long de la glace, des daguerréotypes représentant des amis ; une peinture à l'huile occupait l'alcôve.

— Mon oncle ! dit Bouvard.

Et le flambeau qu'il tenait éclaira un monsieur.

Des favoris rouges élargissaient son visage surmonté d'un toupet frisant par la pointe. Sa haute cravate, avec le triple col de la chemise, du gilet de velours et de l'habit noir, l'engonçaient. On avait figuré des diamants sur le jabot. Ses yeux étaient bridés aux pommettes, et il souriait d'un petit air narquois.

Pécuchet ne put s'empêcher de dire :

— On le prendrait plutôt pour votre père !

— C'est mon parrain, répliqua Bouvard négligemment, ajoutant qu'il s'appelait de ses noms de baptême François-Denys-Bartholomée. Ceux de Pécuchet étaient Juste-Romain-Cyrille, — et ils avaient le même âge : quarante-sept ans. Cette coïncidence leur fit plaisir, mais les surprit, chacun ayant cru l'autre beaucoup moins jeune. Ensuite, ils admirèrent la Providence, dont les combinaisons parfois sont merveilleuses.

— Car, enfin, si nous n'étions pas sortis tantôt pour nous promener, nous aurions pu mourir avant de nous connaître !

Et s'étant donné l'adresse de leurs patrons, ils se souhaitèrent une bonne nuit.

— N'allez pas voir les dames ! cria Bouvard dans l'escalier.

Pécuchet descendit les marches sans répondre à la gaudriole.

Le lendemain, dans la cour de MM. Descambos frères : tissus d'Alsace, rue Hautefeuille, 92, une voix appela :

— Bouvard ! Monsieur Bouvard !

Celui-ci passa la tête par les carreaux et reconnut Pécuchet qui articula plus fort :

— Je ne suis pas malade ! Je l'ai retirée !

— Quoi donc ?

— Elle ! dit Pécuchet, en désignant sa poitrine.

Tous les propos de la journée, avec la température de l'appartement et les labeurs de la digestion, l'avaient empêché de dormir, si bien que, n'y tenant plus, il avait rejeté loin de lui sa flanelle. Le matin, il s'était rappelé son action, heureusement sans conséquence, et il venait en instruire Bouvard, qui, par là, fut placé dans son estime à une prodigieuse hauteur.

Il était le fils d'un petit marchand et n'avait pas connu sa mère, morte très jeune. On l'avait, à quinze ans, retiré de pension pour le mettre chez un huissier. Les gendarmes y survinrent, et le patron fut envoyé aux galères ; histoire farouche qui lui causait encore de l'épouvante. Ensuite, il avait essayé de plusieurs états : élève en pharmacie, maître d'études, comptable sur un des paquebots de la haute Seine. Enfin, un chef de division, séduit par son écriture, l'avait engagé comme expéditionnaire ; mais la conscience d'une instruction défectueuse, avec les besoins d'esprit qu'elle lui donnait, irritaient son humeur ; et il vivait complètement seul, sans parents, sans

maîtresse. Sa distraction était, le dimanche, d'inspecter les travaux publics.

Les plus vieux souvenirs de Bouvard le reportaient sur les bords de la Loire, dans une cour de ferme. Un homme, qui était son oncle, l'avait emmené à Paris pour lui apprendre le commerce. À sa majorité, on lui versa quelques mille francs. Alors il avait pris femme et ouvert une boutique de confiseur. Six mois plus tard, son épouse disparaissait en emportant la caisse. Les amis, la bonne chère, et surtout la paresse, avaient promptement achevé sa ruine. Mais il eut l'inspiration d'utiliser sa belle main ; et depuis douze ans, il se tenait dans la même place, chez MM. Descambos frères : tissus, rue Hautefeuille, 92. Quant à son oncle, qui autrefois lui avait expédié comme souvenir le fameux portrait, Bouvard ignorait même sa résidence et n'en attendait plus rien. Quinze cents livres de revenu et ses gages de copiste lui permettaient d'aller, tous les soirs, faire un somme dans un estaminet.

Ainsi leur rencontre avait eu l'importance d'une aventure. Ils s'étaient, tout de suite, accrochés par des fibres secrètes. D'ailleurs, comment expliquer les sympathies ? Pourquoi telle particularité, telle imperfection, indifférente ou odieuse dans celui-ci enchante-t-elle dans celui-là ? Ce qu'on appelle le coup de foudre est vrai pour toutes les passions. Avant la fin de la semaine, ils se tutoyèrent.

Souvent, ils venaient se chercher à leur comptoir. Dès que l'un paraissait, l'autre fermait son pupitre, et ils s'en allaient ensemble dans les rues. Bouvard marchait à grandes enjambées, tandis que Pécuchet, multipliant les pas, avec sa redingote qui lui battait les talons, semblait glisser sur des roulettes. De même leurs goûts particuliers s'harmonisaient. Bouvard fumait la pipe, aimait le fromage, prenait régulièrement sa demi-tasse. Pécuchet prisait, ne mangeait au dessert que des confitures et trempait un morceau de sucre dans le café. L'un était confiant, étourdi, généreux ; l'autre discret, méditatif, économe.

Pour lui être agréable, Bouvard voulut faire à Pécuchet la connaissance de Barberou. C'était un ancien commis voyageur, actuellement boursier, très bon enfant, patriote, ami des dames, et qui affectait le langage faubourien. Pécuchet le trouva déplaisant et il conduisit Bouvard chez Dumouchel. Cet auteur (car il avait publié une petite mnémotechnie) donnait des leçons de littérature dans un pensionnat de jeunes personnes, avait des opinions orthodoxes et la tenue sérieuse. Il ennuya Bouvard.

Aucun des deux n'avait caché à l'autre son opinion. Chacun en reconnut la justesse. Leurs habitudes changèrent et, quittant leur pension bourgeoise, ils finirent par dîner ensemble tous les jours.

Ils faisaient des réflexions sur les pièces de théâtre dont on parlait, sur le gouvernement, la cherté des vivres, les fraudes du commerce. De temps à autre, l'histoire du Collier ou le procès de Fualdès revenait dans leurs discours ; et puis, ils cherchaient les causes de la Révolution.

Ils flânaient le long des boutiques de bric-à-brac. Ils visitèrent le Conservatoire des arts et métiers, Saint-Denis, les Gobelins, les Invalides et toutes les collections publiques. Quand on demandait leur passeport, ils faisaient mine de l'avoir perdu, se donnant pour deux étrangers, deux Anglais.

Dans les galeries du Muséum, ils passèrent avec ébahissement devant les quadrupèdes empaillés, avec plaisir devant les papillons, avec indifférence devant les métaux ; les fossiles les firent rêver, la conchyliologie les ennuya. Ils examinèrent les serres chaudes par les vitres, et frémirent en songeant que tous ces feuillages distillaient des poisons. Ce qu'ils admirèrent du cèdre, c'est qu'on l'eût rapporté dans un chapeau.

Ils s'efforcèrent au Louvre de s'enthousiasmer pour Raphaël. À la grande bibliothèque, ils auraient voulu connaître le nombre exact des volumes.

Une fois, ils entrèrent au cours d'arabe du Collège de France, et le professeur fut étonné de voir ces deux inconnus qui tâchaient de prendre des notes. Grâce à Barberou, ils pénétrèrent dans les coulisses d'un petit théâtre. Dumouchel leur procura des billets pour une séance de l'Académie. Ils s'informaient des découvertes, lisaient les prospectus, et, par cette curiosité, leur intelligence se développa. Au fond d'un horizon plus lointain chaque jour ils apercevaient des choses à la fois confuses et merveilleuses.

En admirant un vieux meuble, ils regrettaient de n'avoir pas vécu à l'époque où il servait, bien qu'ils ignorassent absolument cette époque-là. D'après de certains noms, ils imaginaient des pays d'autant plus beaux qu'ils n'en pouvaient rien préciser. Les ouvrages dont les titres étaient pour eux inintelligibles leur semblaient contenir un mystère.

Et ayant plus d'idées, ils eurent plus de souffrances. Quand une malle-poste les croisait dans les rues, ils sentaient le besoin de partir avec elle. Le quai aux Fleurs les faisait soupirer pour la campagne.

Un dimanche ils se mirent en marche dès le matin, et, passant par Meudon, Bellevue, Suresnes, Auteuil, tout le long du jour ils vagabondèrent entre les vignes, arrachèrent des coquelicots au bord des champs, dormirent sur l'herbe, burent du lait, mangèrent sous les acacias des guinguettes, et rentrèrent fort tard, poudreux, exténués, ravis. Ils renouvelèrent souvent ces promenades. Les lendemains étaient si tristes, qu'ils finirent par s'en priver.

La monotonie du bureau leur devenait odieuse. Continuellement le grattoir et la sandraque, le même encrier, les mêmes plumes et les mêmes compagnons ! Les jugeant stupides, ils leur parlaient de moins en moins. Cela leur valut des taquineries. Ils arrivaient tous les jours après l'heure, et reçurent des sermones.

Autrefois, ils se trouvaient presque heureux ; mais leur métier les humiliait depuis qu'ils s'estimaient davantage, et ils se renforçaient dans ce dégoût, s'exaltaient mutuellement, se gâtaient. Pécuchet contracta la brusquerie de Bouvard, Bouvard prit quelque chose de la morosité de Pécuchet.

— J'ai envie de me faire saltimbanque sur les places publiques ! disait l'un.

— Autant être chiffonnier ! s'écriait l'autre.

Quelle situation abominable ! Et nul moyen d'en sortir ! Pas même d'espérance !

Un après-midi (c'était le 20 janvier 1839), Bouvard étant à son comptoir reçut une lettre, apportée par le facteur.

Ses bras se levèrent, sa tête peu à peu se renversait et il tomba évanoui sur le carreau.

Les commis se précipitèrent, on lui ôta sa cravate. On envoya chercher un médecin. Il rouvrit les yeux ; puis aux questions qu'on lui faisait :

— Ah !... c'est que... c'est que... un peu d'air me soulagera. Non ! laissez-moi ! permettez !

Et malgré sa corpulence, il courut tout d'une haleine jusqu'au ministère de la Marine, se passant la main sur le front, croyant devenir fou, tâchant de se calmer.

Il fit demander Pécuchet.

Pécuchet parut.

— Mon oncle est mort ! j'hérite !

— Pas possible !

Bouvard montre les lignes suivantes :

ÉTUDE

DE

M^e TARDIVEL

NOTAIRE

Savigny-en-Septaine, 14 janvier 1839.

« MONSIEUR, « Je vous prie de vous rendre en mon étude, pour y prendre connaissance du testament de votre père naturel, M. François-Denys-Bartholomée Bouvard, ex-négociant dans la ville de Nantes, décédé en cette commune le 10 du présent mois. Ce testament contient en votre

faveur une disposition très importante.

« Agréez, Monsieur, l'assurance de mes respects.

« TARDIVEL, notaire. »

Pécuchet fut obligé de s'asseoir sur une borne dans la cour. Puis il rendit le papier en disant lentement :

— Pourvu... que ce ne soit pas... quelque farce !

— Tu crois que c'est une farce ! reprit Bouvard d'une voix étranglée, pareille à un râle de moribond.

Mais le timbre de la poste, le nom de l'étude en caractères d'imprimerie, la signature du notaire, tout prouvait l'authenticité de la nouvelle ; – et ils se regardèrent avec un tremblement du coin de la bouche et une larme qui roulait dans leurs yeux fixes.

L'espace leur manquait. Ils allèrent jusqu'à l'Arc de Triomphe, revinrent par le bord de l'eau, dépassèrent Notre-Dame. Bouvard était très rouge. Il donna à Pécuchet des coups de poing dans le dos, et pendant cinq minutes, déraisonna complètement.

Ils ricanaient malgré eux. Cet héritage, bien sûr, devait se monter...

— Ah ! ce serait trop beau ! n'en parlons plus.

Ils en reparlaient. Rien n'empêchait de demander tout de suite des explications. Bouvard écrivit au notaire pour en avoir.

Le notaire envoya la copie du testament, lequel se terminait ainsi :

«En conséquence, je donne à François-Denys-Bartholomée Bouvard, mon fils naturel reconnu, la portion de mes biens disponible par la loi.»

Le bonhomme avait eu ce fils dans sa jeunesse, mais il l'avait tenu à l'écart soigneusement, le faisant passer pour un neveu ; et le neveu l'avait toujours appelé mon oncle, bien que sachant à quoi s'en tenir. Vers la quarantaine, M. Bouvard s'était marié, puis était devenu veuf. Ses deux fils légitimes ayant tourné contrairement à ses vœux, un remords l'avait pris sur l'abandon où il laissait depuis tant d'années son autre enfant. Il l'eût même fait venir chez lui, sans l'influence de sa cuisinière. Elle le quitta, grâce aux manœuvres de la famille, et, dans son isolement, près de mourir, il voulut réparer ses torts en léguant au fruit de ses premières amours tout ce qu'il pouvait de sa fortune. Elle s'élevait à la moitié d'un million, ce qui faisait pour le copiste deux cent cinquante mille francs. L'aîné des frères, M. Étienne, avait annoncé qu'il respecterait le testament.

Bouvard tomba dans une sorte d'hébétude. Il répétait à voix basse, en souriant du sourire paisible des ivrognes :

— Quinze mille livres de rente !

Et Pécuchet, dont la tête pourtant était plus forte, n'en revenait pas.

Ils furent secoués brusquement par une lettre de Tardivel. L'autre fils, M. Alexandre, déclarait son intention de régler tout devant la justice, et même d'attaquer le legs s'il le pouvait, exigeant au préalable scellés, inventaire, nomination d'un séquestre, etc.! Bouvard en eut une maladie bilieuse. À peine convalescent, il s'embarqua pour Savigny, d'où il revint, sans conclusion d'aucune sorte et déplorant ses frais de voyage.

Puis ce furent des insomnies, des alternatives de colère et d'espoir, d'exaltation et d'abattement. Enfin, au bout de six mois, le sieur Alexandre s'apaisant, Bouvard entra en possession de l'héritage.

Son premier cri avait été :

— Nous nous retirerons à la campagne !

Et ce mot qui liait son ami à son bonheur, Pécuchet l'avait trouvé tout simple. Car l'union de ces deux hommes était absolue et profonde.

Mais comme il ne pouvait point vivre aux crochets de Bouvard, il ne partirait pas avant sa retraite. Encore deux ans ; n'importe ! Il demeura inflexible et la chose fut décidée.

Pour savoir où s'établir, ils passèrent en revue toutes les provinces. Le Nord était fertile, mais trop froid ; le Midi enchanteur par son climat, mais incommode vu les moustiques, et le Centre, franchement, n'avait rien de curieux. La Bretagne leur aurait convenu, sans l'esprit cagot

des habitants. Quant aux régions de l'Est, à cause du patois germanique, il n'y fallait pas songer. Mais il y avait d'autres pays. Qu'était-ce, par exemple, que le Forez, le Bugey, le Roumois ? Les cartes de géographie n'en disaient rien. Du reste, que leur maison fût dans tel endroit ou dans tel autre, l'important c'est qu'ils en auraient une.

Déjà ils se voyaient en manches de chemise, au bord d'une plate-bande, émondant des rosiers, et bêchant, binant, maniant de la terre, dépotant des tulipes. Ils se réveilleraient au chant de l'alouette pour suivre les charrues, iraient avec un panier cueillir des pommes, regarderaient faire le beurre, battre le grain, tondre les moutons, soigner les ruches, et se délecteraient au mugissement des vaches et à la senteur des foin coupés. Plus d'écritures ! plus de chefs ! plus même de terme à payer ! Car ils possèderaient un domicile à eux ! Et ils mangeraient les poules de leur basse-cour, les légumes de leur jardin, et dîneraient en gardant leurs sabots !

— Nous ferons tout ce qui nous plaira ! nous laisserons pousser notre barbe !

Ils s'achetèrent des instruments horticoles, puis un tas de choses «qui pourraient peut-être servir», telles qu'une boîte à outils (il en faut toujours dans une maison), ensuite des balances, une chaîne d'arpenteur, une baignoire en cas qu'ils ne fussent malades, un thermomètre et même un baromètre «système Gay-Lussac» pour des expériences de physique, si la fantaisie leur en prenait. Il ne serait pas mal, non plus (car on ne peut pas toujours travailler dehors), d'avoir quelques bons ouvrages de littérature, et ils en cherchèrent, fort embarrassés parfois de savoir si tel livre était vraiment «un livre de bibliothèque». Bouvard tranchait la question :

— Eh ! nous n'aurons pas besoin de bibliothèque.

— D'ailleurs j'ai la mienne, disait Pécuchet.

D'avance, ils s'organisaient. Bouvard emporterait ses meubles, Pécuchet sa grande table noire ; on tirerait parmi des rideaux et avec un peu de batterie de cuisine ce serait bien suffisant.

Ils s'étaient juré de taire tout cela, mais leur figure rayonnait. Aussi leurs collègues les trouvaient drôles. Bouvard, qui écrivait étalé sur son pupitre et les coudes en dehors pour mieux arrondir sa bâtarde, poussait son espèce de sifflement tout en clignant d'un air malin ses lourdes paupières. Pécuchet, juché sur un grand tabouret de paille, soignait toujours les jambages de sa longue écriture, mais en gonflant les narines, pinçait les lèvres, comme s'il avait peur de lâcher son secret.

Après dix-huit mois de recherches, ils n'avaient rien trouvé. Ils firent des voyages dans tous les environs de Paris, et depuis Amiens jusqu'à Évreux, et de Fontainebleau jusqu'au Havre. Ils voulaient une campagne qui fût bien la campagne, sans tenir précisément à un site pittoresque, mais un horizon borné les attristait.

Ils fuyaient le voisinage des habitations et redoutaient pourtant la solitude.

Quelquefois ils se décidaient, puis craignant de se repentir plus tard, ils changeaient d'avis, l'endroit leur ayant paru malsain, ou exposé au vent de mer, ou trop près d'une manufacture ou d'un abord difficile.

Barberou les sauva.

Il connaissait leur rêve, et un beau jour vint leur dire qu'on lui avait parlé d'un domaine, à Chavignolles, entre Caen et Falaise. Cela consistait en une ferme de trente-huit hectares, avec une manière de château et un jardin en plein rapport.

Ils se transportèrent dans le Calvados et ils furent enthousiasmés. Seulement, tant de la ferme que de la maison (l'une ne serait pas vendue sans l'autre), on exigeait cent quarante-trois mille francs. Bouvard n'en donnait que cent vingt mille.

Pécuchet combattit sont entêtement, le pria de céder, enfin déclara qu'il compléterait le surplus. C'était toute sa fortune, provenant du patrimoine de sa mère et de ses économies. Jamais il n'en avait soufflé mot, réservant ce capital pour une grande occasion.

Tout fut payé vers la fin de 1840, six mois avant sa retraite.

Bouvard n'était plus copiste. D'abord, il avait continué ses fonctions par défiance de l'avenir, mais s'en était démis une fois certain de l'héritage. Cependant il retournait volontiers chez les MM. Descambos, et la veille de son départ il offrit un punch à tout le comptoir.

Pécuchet, au contraire, fut maussade pour ses collègues, et sortit, le dernier jour, en claquant